

de soins et la pauvreté de l'alimentation. Ce bétail est mal soigné et mal nourri; l'hiver surtout est pour lui une saison de misère; il souffre horriblement et devient d'une faiblesse telle que les plus vigoureux sujets seuls peuvent atteindre le printemps, tandis qu'un grand nombre meurent littéralement de faim.

Nos agriculteurs de progrès se plaignent des défauts de notre bétail indigène. Nous reconnaissons, comme eux l'opportunité de ces plaintes, et nous appelons de tous nos vœux le jour où l'on aura remplacé ces animaux défectueux par des sujets d'une conformation irréprochable, suivant le genre de production auquel ils sont destinés.

Les sociétés d'agriculture et de riches éleveurs sont à l'œuvre depuis plusieurs années. On travaille partout à la transformation de notre bétail, et pour cela on ne regarde pas à la dépense. On est parti de ce principe, que pour faire disparaître les défauts d'une race, il faut leur opposer les qualités des reproducteurs. Dans ce travail de perfectionnement c'est le plus fort, celui dont les caractères ont le plus de fixité, qui l'emporte. On a donc pris dans les pays étrangers des reproducteurs recommandables par leurs qualités et leur fixité, et on s'est livré avec ardeur aux croisements. Nos chevaux ont subi l'influence du sang améliorateur des Clydes, des Percherons, des Suffolks et même des étalons de race anglaise. Nos bêtes-à-cornes ont été croisées avec les Durhams, les Ayrshires, les Herefords, les Devons, les Alderneys, etc. Pour l'amélioration de nos moutons, on n'employé les Leicesters, les Southdowns, les Cotswolds, les Cheviots, etc. Dans les veines de nos pores, on a versé à grandes doses le sang des Barksheires, des Suffolks, des Essex, des York-hires, des White Chesters, etc. En un mot, toutes nos races indigènes ont eu leur part de l'influence amélioratrice des meilleurs types étrangers.

Des dépenses ont été énormes; mais il nous est bien permis de demander si les résultats obtenus ont été proportionnels aux déboursés? Il y a sans doute dans quelques localités de magnifiques sujets améliorés; nous en avons vu un grand nombre dans les diverses exhibitions auxquelles nous avons assisté. Mais nous aurions voulu voir un succès plus complet et plus général. L'influence amélioratrice des reproducteurs étrangers n'a pas été aussi complète que nous l'aurions désiré, et il nous semble que dans quelques paroisses on commence à se dégoûter de ce genre d'amélioration.

Ce serait un grand malheur pour notre avancement agricole, si le cultivateur canadien abandonnait les idées de progrès que les sociétés et les journaux d'agriculture ont réussi à lui inculquer; car nous sommes convaincu que le perfectionnement de notre bétail par le croisement est un grand moyen de succès.

D'où vient donc que les croisements n'ont pas atteint aussi généralement leur but? d'où vient le peu de succès d'un genre d'amélioration qui, ailleurs, a eu un succès complet? Il y a eu erreur quelque part, et cette erreur nous a nui considérablement. On a bien conseillé aux agriculteurs d'améliorer leurs bestiaux par des croisements judicieux, ou leur en a bien démontré tous les avantages; aussi se sont-ils mis à l'œuvre avec ardeur. Mais on s'en est tenu là, et on a eu tort. L'enseignement a été incomplet et nous a préparé des mécomptes qui jettent du discrédit sur l'utilité du croisement.

Pour compléter les instructions nécessaires à l'amélioration du bétail, il aurait fallu faire comprendre aux éleveurs canadiens qu'il ne suffit pas d'unir les animaux de race commune avec de bons reproducteurs étrangers, mais qu'il faut encore donner aux produits de ces croisements une nourri-

ture plus abondante, plus riche et plus en rapport avec leurs besoins nouveaux.

Les races améliorées sont aussi plus exigeantes sous le rapport de l'alimentation que les races communes. Les uns et les autres répondent à des besoins particuliers et sont, on pourrait dire, des produits de la culture. Dans les localités riches en plantes fourragères, les bestiaux laissés à eux-mêmes deviennent naturellement plus grands et acquièrent une meilleure conformation; leurs produits sont également plus abondants, et si l'homme aide tant soit peu ce travail de la nature, les animaux arrivent bientôt à la perfection dans leur spécialité.

Dans les contrées pauvres en fourrages, au contraire, les races, ne recevant qu'une nourriture maigre et parfois insuffisante, subissent également l'influence de ce milieu, leur taille diminue, leurs formes perdent de leur perfection, et leurs produits ne sont plus aussi abondants. Quelles que soient les qualités des animaux transportés dans ces contrées, si l'on n'améliore pas la culture et le régime, ces qualités diminueront rapidement et se mettront bientôt au niveau des races communes. C'est en vain que l'on fera de nouvelles importations pour régénérer les premiers animaux introduits, toujours l'influence du régime reprendra le dessus et travaillera à détruire celle du sang améliorateur. Voilà ce que l'on a oublié de faire connaître aux personnes désireuses d'améliorer leurs bestiaux.

Aux races améliorées, il faut une nourriture abondante, riche et variée. Ces races se recommandent par certaines qualités précieuses, dont les principales sont la précocité et l'abondance des produits. L'animal précoce se développe rapidement; en très-peu d'années il atteint sa croissance complète, et il est déjà adulte lorsque les animaux communs ont à peine atteint la moitié de leur développement. Mais on ne croit pas sans doute que cette précocité, que cette rapidité de croissance, puisse se soutenir si l'animal est nourri misérablement; ce serait un contre-sens trop palpable. Quant à l'abondance de la production, il n'existe aucun doute sur la nécessité d'une forte alimentation pour la soutenir.

C'est une pratique générale de la culture canadienne d'économiser le plus possible sur la nourriture du bétail; l'hiver surtout est une saison de misère et de souffrance, la paille fait le fond de l'alimentation distribuée aux bêtes-à-cornes et aux moutons, les pores ne reçoivent que les résidus de la cuisine avec peu ou point de grains; les chevaux seuls obtiennent une alimentation assez abondante.

Ce système suffit à nos races rustiques et par cela même peu exigeantes. Elles souffrent sans doute de la faim, mais ne dépérissent pas trop; elles sont habituées à ce traitement et le printemps arrivé, elles ont encore assez de forces lorsque la paille n'a pas été de trop mauvaise qualité.

Malheureusement on a voulu soumettre les races importées à ce même régime, les éleveurs ont cru que ces races pouvaient se contenter d'une maigre nourriture et conserver toutes leurs qualités. Erreur grossière qui a retardé et qui retardera encore longtemps l'amélioration des races indigènes. Les partisans du croisement ne devaient pas ignorer ce fait; ils auraient dû avertir les éleveurs des exigences des races perfectionnées et les éleveurs auraient dû le concevoir sans la nécessité d'un avertissement.

Aucune amélioration animale n'est possible sans le perfectionnement préalable de la culture. Si l'on veut avoir de beaux et bons animaux, il faut avant tout pouvoir leur offrir une nourriture abondante et riche, il faut cultiver plus de fourrages, afin de pouvoir offrir au bétail plus de soin et